Yves Logé

U.R.S.S. Le défi technologique

La révolution inachevée

puf

Politique d'aujourd'hui

1298692

U.R.S.S.
LE DÉFI TECHNOLOGIQUE

8° M
46039

32

NC

POLITIQUE D'AUJOURD'HUI

U.R.S.S.

LE DÉFI TECHNOLOGIQUE

La révolution inachevée

YVES LOGÉ

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

DL-13041991-11265

A Solange

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La logistique informatique, Paris, CFE.
Tome 1 : *Le problème logistique*, 1975.
Tome 2 : *Le support logistique*, 1976.
Traduction russe :
Informacionnye sistemy, Moscou, MIR, 1979.

La manutention automatique, Paris, Eyrolles, 1969.
Traduction hongroise :
Automatikus anyagmozgatás, Budapest, Műszaki Könyvkiadó, 1975.

ISBN 2 13 043623 4

Dépôt légal — 1re édition : 1991, mars

© Presses Universitaires de France, 1991
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Sommaire

INTRODUCTION, 7

L'HÉRITAGE, 11

1 – De Lénine à Gorbatchev : le mirage technologique, 13

Une certaine continuité pour un certain discours, 14

2 – Un homme, un passif : Joseph Staline, 29

Autocratie et dérive dialectique, 30
Le bilan des interdits, 40
Planification contre innovation, 48

3 – L'écart Est-Ouest, 61

Genèse de l'ordinateur : challenge Est-Ouest, 64
La dérive soviétique, 82

4 – Un palliatif : « l'innovation venue d'ailleurs », 105

Stratégie ou tactique ?, 106
Le « cas » informatique, 115
Les acquis logistiques, 121
Le « fonds documentaire » occidental, 125

L'AFFRONTEMENT DES MODÈLES, 141

5 – Confrontation Est-Ouest, 145

Motivations comparées, 145
Antagonismes : les arcanes du COCOM, 156
La croissance importée, 168
Dépendance techno-économique, 175

6 – Informatique horizon 2000, 183

Le modèle technologique, 184
Une civilisation de l'information, 187
L'immobilisme, risque majeur, 199

7 – Rattraper l'Occident, 205

Priorité à l'informatique, 206
Projets pilotes, 213
A nous Prométhée ! La tâche vraie, 226

8 – Vers un nouveau modèle de société, 235

La quadrature du cercle, 237
Mutation ou révolution ?, 260
Assimilation des techniques et risques socio-politiques, 274

CONCLUSION, 293

ANNEXES, 299

BIBLIOGRAPHIE, 309

GLOSSAIRE, 319

INDEX DES NOMS, 321

INDEX ANALYTIQUE, 325

LISTE DES TABLEAUX, 333

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Introduction

La révolution d'Octobre s'assortissait d'une promesse, celle d'une société nouvelle : égalitaire d'une part, dispensatrice d'un mieux-être d'autre part. Un double objectif dont la réalisation incombait au nouveau cadre institutionnel — politique et administratif — mis en place, celui des soviets.

Les « Russes » avaient fait leur révolution — idéologique et politique —, aux « Soviétiques » de faire la leur — sociale et économique.

Si l'on s'en tient à l' « état des lieux » que constituent les rapports présentés aux XXVIIe (1986) et XXVIIIe (1990) Congrès du PCUS, il apparaît bien — *glasnost* aidant — que nous sommes en présence d'une révolution inachevée. La crise économique et sociale que traverse l'URSS témoigne d'un échec du « Système ».

Le XXVIIe Congrès devait jeter les bases de changements radicaux qui se positionnèrent sur trois grands axes :

— un « pari technologique » (thème dominant des rapports du secrétaire général et du Premier Ministre), à la fois facteur endogène et exogène d'une éventuelle reprise économique ;
— une refonte économique (réorganisation, débureaucratisation et réformes financières) ;
— un assainissement des structures jusqu'aux plus hautes instances politiques : la *perestroïka*, indispensable à la mise en œuvre du grand projet de redressement national.

Il s'agissait, sur le plan idéologique et politique, d'une véritable contre-révolution mettant en cause des thèses (d'éco-

nomie planifiée) farouchement défendues durant sept décennies. Mikhaïl Gorbatchev n'affirmait-il pas devant les officiels du Parti, à Khabarovsk en juillet 1986, qu'il assimilait le mot « restructuration » au mot « révolution » : « Le changement radical que connaît la société est en réalité une révolution. »

Le XXVIIIe Congrès constatait l'échec de cette *perestroïka* aux prises avec la rigidité des structures sociales et économiques en place. Les taux de croissance (produit matériel net, produit matériel brut, production industrielle, productivité du travail) connaissent tous un fléchissement par rapport aux années passées. Toutefois un processus irréversible est déclenché, un point de non-retour est atteint qui imposent de reconduire l'expérience. Pour les politiques et idéologues du Parti, l'état de décomposition de l'économie est un message.

Le XXVIIe Congrès avait été un credo de la « technologie » pivot du redressement économique, le XXVIIIe Congrès fut celui de la *perestroïka*.

Des thèses s'affrontent alors, quant aux causes premières de la crise de l'économie soviétique ; pour certains, elles sont attribuées au déclin de l'appareil productif privé de l'innovation technologique qui, ces dernières années, a dopé l'économie occidentale ; pour d'autres, elles s'inscrivent dans l'absence de mécanismes de régulation monétaire (système monétaire, prix, autonomie d'entreprise...). En réalité il n'est d'explication que dans le « Système », seul et vrai facteur de déséquilibre. Nous y trouvons les paramètres communs à l'une et l'autre des deux thèses.

C'est le *défi technologique soviétique* qui retiendra notre attention, dans un climat de « mutations socio-économiques universelles » plus que jamais tributaires de la maîtrise des sciences et des techniques. Le « défi informatique » plus précisément, avec un enjeu à la mesure du caractère « multidisciplinaire et fluide » de cette discipline ; celle-ci s'implique en effet dans tous les rouages de la société, sans exclusive.

Nous pensons, comme André M. Danzin, conseiller de la Communauté européenne pour le programme « ESPRIT », qu'avec la « révolution informationnelle » en cours « nous vivons, selon toute vraisemblance, une transformation exceptionnelle de la civilisation, telle que seul peut lui être com-

paré le passage de la civilisation de la chasse et de la cueillette à la civilisation agraire et artisanale ».

A la première révolution technologique « énergétique » (vapeur, électricité, moteur à explosion), qui impulsa le mouvement révolutionnaire et provoqua la disparition des anciennes structures politiques, succède une révolution technologique « informatique » qui ébranle, à nouveau, les structures en place.

Il n'y a pas d'exclusive, et l'Union soviétique, à l'unisson des autres nations — dont on ne peut dire qu'elles assimilent sans heurt les nouvelles technologies —, se débat dans les turbulences de cette mutation de civilisation. Toutefois, sa spécificité politique, le poids de l'idéologie dans ses options de progrès et son modèle économique en font un site hors du commun.

Un site où deux modèles de révolutions s'affrontent : technologique (et mondialiste) d'une part, idéologique (et local) d'autre part.

Un site motivé pour une intégration à la communauté économique mondiale, mais qu'un dogmatisme intransigeant tend à maintenir dans l'isolement.

Peut-être bien la « quadrature du cercle ».

Deux grands thèmes de réflexion s'imposent ; l'un rétrospectif : a-t-on mis la science et la technique « au service de plus larges groupes sociaux » comme le préconisait Lénine ? L'autre prospectif : comment, en butte aux sollicitations d'une « technologie galopante », peut réagir l'équipe dirigeante en place ? Quel est son degré de liberté face à une mutation technologique par essence universelle et apolitique ?

Une équipe qui par la *glasnost* a mis à plat le dossier des sciences et techniques, et identifié le « niveau technologique » comme l'une des causes de la stagnation économique, confortant alors la prise de conscience collective d'un besoin de réforme. Après l' « autosatisfaction de rigueur » des précédents mandats, on « admet » l'écart Est-Ouest et on le dénonce comme fortement préjudiciable à toute politique de croissance. Un écart qui, de l'aveu même du conseiller économique Abel Aganbéguian, « est trop grand pour qu'on puisse le combler d'ici la fin du siècle ».

Un point de non-retour psychologique est atteint. Une

révolution informatique intransigeante et des structures dogmatiques s'affrontent. Alors la « révolution soviétique » initialisée par Lénine, brutalement abordée par Staline, repensée de manière brouillonne par Khrouchtchev, éludée par Brejnev et Tchernenko, remise à l'ordre du jour par Andropov et Gorbatchev, cette révolution soviétique respectueuse du dogme mais cherchant dans les sciences et les techniques l'appui logistique répondant à ses contraintes, qu'en est-il ?

« Idéologie ou technologie » : alternative ou dilemme ?

Il semble bien que l'Union soviétique n'ait pas le choix, et qu'elle se soit laissé « enfermer dans un dilemme » :

cette « révolution » aura-t-elle lieu ? et,
si oui,
sur quel modèle de société ?

L'HÉRITAGE

> Ce serait être bien naïf ou tomber dans le scientisme le plus fruste... que d'isoler le changement technique de l'environnement global, économique, social et culturel, y compris, bien sûr, les systèmes de pouvoir, les rapports d'argent et de classes, les idéologies et les institutions dominantes dans lesquels il prend place ou, si l'on préfère, qui lui font sa place.
>
> Jean-Jacques SALOMON,
> *Prométhée empêtré.*

1

De Lénine à Gorbatchev : le mirage technologique

La stabilité politique dont a joui l'URSS durant sept longues décennies, l'existence d'un parti unique et le rôle de guide permanent qu'il a assumé facilitent la tâche de l'observateur étranger ; sinon pour l'étude des réalisations, tout au moins pour celle des objectifs. Des congrès « jalons » pour cheminer étape par étape avec une précision de métronome, un maître à penser (le Parti et sa discipline d'action), trois règnes (un quatrième qui se profile, à l'horizon 2000, en prise directe sur le défi technologique mondial), voici trois traits dominants de l'environnement socio-politique que nous avons choisi de pénétrer. Un champ d'investigation qui, sur une période aussi courte et un territoire aussi vaste, n'a pas d'équivalent.

Au premier cadre d'analyse que nous venons d'identifier, et qui pourrait ne se matérialiser que par des conflits d'idées artificiellement et localement entretenus par l'homme, se superpose la confrontation naturelle, permanente et planétaire, de l'homme et des technologies. Ces dernières — souhaitées et attendues, ou imprévisibles et sournoises — façonnent notre futur.

Alors que l'idéologie crée ou accentue les clivages, la technologie banalise et unifie ; les mutations qu'elle génère sont naturelles et universelles. Est-il une innovation scientifique ou technique en butte à quelques tentatives de rétention qui ne se soit, avec le temps, imposée dans son créneau d'accueil ?

Cette confrontation permanente avec la technologie peut être différemment assumée ; elle peut être subie ou désirée

sur un terrain propice ou hostile ; la conjonction de deux de ces paramètres se traduit par une plus ou moins grande motivation ; c'est cette motivation que nous allons analyser dans l'environnement spécifique de l'Union soviétique.

Une certaine continuité pour un certain discours

Dans son rapport politique au XXVIIe Congrès du PCUS en février 1986, Mikhaïl Gorbatchev constate que, « dans les années 70, les difficultés se sont accumulées dans l'économie nationale » et précise : « Nous n'avons pas compris la nécessité aiguë, impérieuse de passer aux méthodes intensives de développement, à l'exploitation active des acquis du progrès scientifique et technique. » Deux déclarations en une : « passer aux méthodes intensives » et « exploiter les acquis du progrès scientifique et technique » ; elles donnent le ton. Par ailleurs le secrétaire général prône des rapports plus étroits entre la production et la recherche scientifique et cite parmi les grandes réformes engagées depuis quelques mois en URSS : l'accélération du développement scientifique et technique « jusqu'ici processus insupportablement lent ».

Un an plus tôt, à la conférence sur les problèmes du progrès scientifique et technique, le secrétaire général recommandait d' « opérer un tournant décisif des instituts académiques vers l'élargissement des recherches à vocation technologique, afin d'augmenter leur rôle et leur responsabilité pour la création des bases théoriques des types fondamentalement nouveaux de techniques et de technologie »[1].

Les ténors du Parti en appellent ainsi tous à la technologie ; Yégor Ligatchev, l'idéologue, n'a-t-il pas demandé que l'informatique et l'électronique soient mises au service du travail idéologique : « Il faut doter, dit-il, notre armée idéologique de cette nouvelle technologie. »

C'est, d'une part, mettre en évidence le poids de l'informatique dans les mutations socio-économiques en cours, et

1. Rapport de Mikhaïl Gorbatchev, *La question fondamentale de la politique économique du Parti*, à la Conférence sur les problèmes du progrès scientifique et technique, Moscou, 11 juin 1985.

c'est, d'autre part, lui donner ses lettres de noblesse dans un pays où l'idéologie a toujours eu le pas sur l'économique et le social.

Le président du Conseil des ministres, Nicolaï Ryjkov, fera du progrès scientifique et technique le pivot de sa prestation au XXVIIe Congrès dans un large rapport sur *Les grandes options du développement économique et social de l'URSS pour 1986-1990 et jusqu'à l'an 2000*. D'abord un bilan classiquement peu élogieux des gestions passées : « L'on n'a pas manifesté la persévérence nécessaire afin d'utiliser les acquis du progrès scientifique et technique... le non-accomplissement des tâches relatives à l'efficacité est devenu chronique, le progrès scientifique et technique s'est effectué mollement. » Il s'en étonne, car le bilan devrait être positif, puisque « l'économie a toutes les conditions nécessaires pour cela : un puissant potentiel productif, scientifico-technique et intellectuel ». Il faudra donc « pleinement utiliser les principaux acquis les plus importants de l'étape actuelle de la révolution scientifique et technique compte tenu des prévisions de son développement ».

Quant à l'accroissement des rythmes, le Parti indique le principal moyen de l'accomplir : « Accélérer radicalement le progrès scientifique et technique, conquérir les plus hauts sommets des sciences et des techniques, tel est l'accélérateur de notre mouvement dont l'action s'intensifiera de quinquennat en quinquennat. » Il en découle tout naturellement qu' « une nouvelle reconstruction technique de l'économie nationale sur les bases des acquis de la révolution scientifique et technique est une tâche d'importance véritablement historique ».

Tant de citations convergentes, faisant référence aux sciences et aux techniques, montrent l'importance accordée en Union soviétique à leur développement ; et nous n'en sommes qu'aux préliminaires du rapport du Premier Ministre. La troisième partie ayant pour thème « Le douzième quinquennat, étape importante dans la réalisation de la stratégie économique du Parti », débutait par une définition de la « principale tâche » qui « consiste à accroître les rythmes et l'efficacité du développement de l'économie grâce à l'accélération du progrès scientifique et technique, au rééquipement technique et à la modernisation... ». Quant à la quatrième partie (la plus importante dans cette prestation) concernant « Les voies d'intensification de l'économie dans le douzième quinquennat », elle compor-

tait une section, sur cinq, essentiellement consacrée à « L'accélération du progrès scientifique et technique, principal levier de l'intensification ». Empruntons à un mode d'analyse naïf, mais qui n'en est pas moins révélateur, celui de la statistique ; nous relèverons plus de cinquante allusions aux sciences et techniques « moteurs du renouveau économique » dans la prestation du Premier Ministre.

Pour la petite histoire rappelons que dans le cadre de ce congrès, de jeunes pionniers montèrent à la tribune pour déclamer un long poème à la gloire de l'informatique.

Arrêtons là nos citations et renouons avec notre thème dominant par deux questions. S'agit-il là d'un cas particulier au XXVIIe Congrès et d'une prise de conscience tardive du poids des techniques dans les mutations socio-économiques en court ? Auquel cas notre étude serait entièrement axée sur un changement profond de politique industrielle et économique. Y a-t-il au contraire continuité dans le discours ? Auquel cas l'analyse du passé sera riche d'enseignement.

Le message de Marx

Les références à Marx puis, après la reprise du flambeau par Lénine, au marxisme-léninisme (première dérive[2]) sont si fréquentes en économie soviétique que l'on ne peut se soustraire à l'analyse de ce monument de la littérature qu'est *Le Capital*, et tout particulièrement pour ce qui nous concerne, du chapitre XV, « Machinisme et industrie ». Nous choisirons de nous isoler de la problématique de Marx tout entière articulée sur le conflit maître/ouvrier, pour « focaliser » sur une des composantes de ce conflit, à savoir : les mutations technologiques, le machinisme qui en découle et la révolution industrielle qui en résulte. Nous voulons cerner la pensée de Marx dans ce domaine, pour ensuite en apprécier la pérennité dans le marxisme-léninisme.

Rappelons tout d'abord, et c'est un paramètre majeur pour

2. « Pourquoi le système communiste d'aujourd'hui est-il si éloigné de l'idée initiale de Marx ? », H. Carrère d'Encause, *L'évolution du monde communiste depuis la fin de la seconde guerre mondiale* (conférence du 11 décembre 1984), *Regards e.n.s.p.t.t.*, n° 2, deuxième semestre 1985, p. 81-97.

toute analyse objective, que *Le Capital* a été produit en plein contrecoup de la révolution industrielle. Les progrès du machinisme avaient contraint des artisans et des paysans à émigrer à la ville et à s'intégrer à un prolétariat en butte lui-même aux mutations technologiques : une période mouvementée dont cette œuvre constitue vraisemblablement la meilleure et la plus riche analyse[3]. Un contexte spécifique que nous nous garderons d'actualiser comme le font si complaisamment certains idéologues contemporains.

Témoin des grandes innovations techniques dans l'énergie, les transports, la machine-outil, qui ont accéléré le passage de l'artisanat à la manufacture, puis à l'industrie moderne, Karl Marx analyse le phénomène en économiste, en philosophe, en sociologue et, comme nous le constaterons, un peu en prophète.

Comprendre le capitalisme industriel qui se démarque si nettement du capitalisme marchand, prendre conscience de son aptitude à « révolutionner constamment » l'instrument de production, reconnaître sa propension à introduire le changement comme une contrainte, conduit tout naturellement Marx à analyser les « moyens » et le « processus d'action » de ce capitalisme. Il faut, dit-il, « étudier comment le moyen de travail s'est transformé d'outil en machine »[4].

L'analyse qu'il s'impose le conduit irrémédiablement à observer l' « évolution des technologies » et les mutations socio-politiques et socio-économiques qu'elle provoque. D'abord philosophe et économiste il a élargi sa crédibilité en se dotant d'une certaine formation technologique, bien qu'il se défende de ne jamais posséder une réelle culture dans ce domaine[5].

3. « Marx est incontestablement le premier qui ait établi une relation entre technique et organisation sociale » (B. Gille, *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1978, p. 1241).

« ... le premier économiste assurément à s'être interrogé sur le dynamisme technologique... » (J.-J. Salomon et G. Schmeder, *Les enjeux du changement technologique*, Paris, Economica, 1986, p. 6).

Pour K. Axelos dans son ouvrage *Marx penseur de la technique*, « la technologie constituerait même le centre de la pensée marxienne, son intention et son nerf ».

A. Vitalis, *Informatique, pouvoir et liberté*, Paris, Economica, 1981, p. 37.

4. Karl Marx, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1965, t. 1, p. 914.

5. *Ibid.*, p. 1668. « Il m'arrive avec la mécanique la même chose qu'avec les langues. Je comprends les lois mathématiques, mais la réalité technique la plus élémentaire, où il faut l'intuition concrète, m'est aussi inaccessible qu'au plus grand des imbéciles. » Lettre du 28 janvier 1863 à Engels pour lui demander conseil alors qu'ayant repris ses études, il suit un cours de technologie expérimentale et se heurte au problème du rapport entre la machine et l'outil.

Il emprunte aux sciences et aux techniques pour traiter le problème avec un grand éclectisme ; la technique serait un processus d'accumulation à replacer dans le contexte social, et l'évolution des espèces technologiques respecterait le modèle de Darwin[6].

En réalité, Marx accorde à la technologie une très grande importance, une responsabilité certaine (à la décharge du capitalisme) : « Le moyen de travail acquiert dans le machinisme une existence matérielle qui exige le remplacement de la force de l'homme par des forces naturelles et celui de la routine par la science », et encore : « Il y a été démontré que le point de départ de la grande industrie est le moyen de travail qui, une fois révolutionné, revêt sa forme la plus développée dans le système mécanique de la fabrique. »[7]

La place accordée par Marx à ces analyses est significative de l'importance que prennent les sciences et les techniques dans l'évolution de l'outil de production[8] (pour lui : l'évolution de la classe ouvrière). Il constate l'emprise sans cesse grandissante des technologies et du machinisme qui en est le sous-produit. Il s'applique à en faire le bilan, néfaste sous bien des aspects qu'il dénonce[9], mais du « fait » de l'homme et non de la machine elle-même : « La machine est innocente des misères qu'elle entraîne ; ce n'est pas sa faute si, dans notre milieu social, elle sépare l'ouvrier de ses vivres. Là où elle est introduite elle rend le produit meilleur marché et plus abondant. »[10] Il reconnaît à la machine le mérite d'alléger la pénibilité du travail : « ... le tissage de la soie sans l'aide des machines est une besogne meurtrière pour les jeunes garçons occupés à tourner les métiers. »[11] Il reconnaît que le machinisme offre

6. *Ibid.*, p. 915 (*a*). « Darwin a attiré l'attention sur l'histoire de la technologie naturelle, c'est-à-dire sur la formation des organes des plantes et des animaux considérés comme moyens de production pour leur vie. L'histoire des organes productifs de l'homme social, base matérielle de toute organisation sociale, ne serait-elle pas digne de semblables recherches ? »

7. *Ibid.*, p. 930 et 939.

8. Avec le machinisme : « La division du travail reçoit une impulsion plus puissante que par la manufacture proprement dite » (Karl Marx, *Le Capital*, Paris, Librairie du Progrès (traduction de J. Roy), 1875, p. 192).

9. *Ibid.*, p. 193. « Tous les représentants sérieux de l'économie politique conviennent que l'introduction des machines est une calamité pour les ouvriers manufacturiers et les artisans avec lesquels elles entrent en concurrence ; presque tous déplorent l'esclavage des ouvriers de fabrique. »

10. *Ibid.*, p. 190.

11. *Ibid.*, p. 200.

des emplois de remplacement, face au chômage dont il est la cause, et ouvre des débouchés aux matières premières : « La demande de travail augmente aussi dans l'industrie des transports qui se subdivisent en branches nouvelles et nombreuses. »[12] « Les machines font éclore une nouvelle espèce d'ouvriers exclusivement voués à leur construction... quant aux matières premières, il n'y a pas le moindre doute que la marche triomphante des filatures de coton a donné une impulsion immense à la culture du coton dans les Etats-Unis. »[13]

Avec K. Marx, la machine-outil (et non la « machine à vapeur » comme l'idée en est communément répandue) devient le symbole de la révolution industrielle : « C'est la machine-outil qui inaugure au XVIIIe siècle la révolution industrielle. »[14]

Marx va très loin dans son analyse. Il parle en cybernéticien lorsqu'il avance que la révolution est le transfert à la machine du contrôle que l'homme exerce sur l'outil. C'est en informaticien qu'il accorde le label de « forme la plus développée du machinisme productif [au] système des machines-outils automatiques recevant leur mouvement par transmission d'un automate central »[15] ; soit, avant la lettre, l'automatisme industriel ou, mieux, l'atelier flexible, un des derniers acquis de l'informatique en décennie 80. Il prophétise en annonçant la place que prendront les universités technologiques : « La conquête inévitable du pouvoir politique par la classe ouvrière va introduire l'enseignement de la technologie pratique et théorique, dans les écoles du peuple. »[16]

En réalité, Marx aura été beaucoup plus loin ; en faisant, involontairement, l'éloge du dynamisme de la bourgeoisie capitaliste, qui sait si bien tirer parti des technologies naissantes, et qui « ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de travail »[17]. Il offrira un « modèle »

12. *Ibid.*, p. 192.
13. *Ibid.*, p. 191.
14. *Ibid.* (4), p. 916. Avec cette précision qui dénote un réel souci de rigueur analytique (p. 918) : « La machine à vapeur elle-même, telle qu'elle exista pendant la période manufacturière, à partir de son invention vers la fin du XVIIe siècle jusqu'au commencement de 1780, n'amena aucune révolution dans l'industrie. Ce fut au contraire la création des machines-outils qui rendit nécessaire la machine à vapeur révolutionnée. »
15. *Ibid.* (4), p. 925.
16. *Ibid.* (9), p. 211.
17. *Ibid.*, p. 210. « Marx, bien avant Schumpeter, a fort bien vu les deux phases du progrès technique : introduction et généralisation » (B. Gille, *op. cit.*, p. 1038).

de développement économique à l'Etat entrepreneur soviétique qui verra bientôt le jour. La division du travail fera école avec, pour point d'orgue, la Division internationale socialiste du Travail. Sur l'accroissement de la productivité, Marx aura écrit : « Il est évident au premier coup d'œil que l'industrie mécanique en incorporant la science et des forces naturelles puissantes augmente d'une manière merveilleuse la productivité du travail. »[18]

Ce « message » de Marx sera entendu, et V. I. Lénine en portera concrètement témoignage ; mais, paradoxalement, celui qui a si bien perçu le passage « à la grande production » n'a pas imaginé — et pour cause — et donc pas prévu le passage « à la grande consommation ». On peut se demander, à l'étude du consumérisme soviétique, si le message n'est pas si bien passé que des séquelles d'une faille dans l'analyse du maître ne soient, un siècle plus tard, encore visibles.

Marx a en réalité dénoncé, avec force et impartialité scientifique, les mérites et les insuffisances des technologies, en s'attachant surtout à critiquer la façon dont elles étaient utilisées. Il n'en a pas pour autant ignoré les bénéfices à attendre de leur mise en œuvre. Que le message soit bien passé ne signifie pas que le marxisme soit Marx et qu'il ne faille pas continuellement remonter à la source de ses écrits : « Dans la sphère de l'agriculture, la grande industrie agit plus révolutionnairement que partout ailleurs en ce sens qu'elle fait disparaître le paysan, le rempart de l'ancienne société, et lui substitue le salarié. Les besoins de transformation sociale et la lutte des classes sont ainsi ramenés dans les campagnes au même niveau que dans les villes. L'exploitation la plus routinière et la plus irrationnelle est remplacée par l'application technologique de la science... »[19] Par la collectivisation forcée, Staline chercha-t-il à remplacer l'exploitation « la plus routinière et la plus irrationnelle » par « l'application technologique de la science », ou chercha-t-il à faire disparaître « le rempart de l'ancienne société » ? Remontons encore dans le temps. A qui revient la responsabilité de la révolution

18. Karl Marx, *Le Capital*, Paris, Flammarion, 1969, p. 281.

19. *Ibid.* (9), p. 217. « Marx est sans doute l'auteur qui est allé le plus loin dans le sens de l'intégration du progrès technique dans le fonctionnement de l'économie » (B. Gille, *op. cit.*, p. 1037).

d'Octobre : au capitalisme industriel, ou à une mutation technologique incontrôlée, point de départ selon Marx lui-même de la révolution industrielle, et d'un climat conflictuel ? Un thème de réflexion qui mérite d'être retenu alors que l'Ouest et l'Est affrontent, chacun à leur manière, une deuxième révolution industrielle, celle de l'informatique.

Le pari technologique

Un long commentaire des analyses de Marx sur les mutations technologiques ne s'imposait pas pour comprendre le « présent soviétique », objet de cette étude. Ce commentaire n'est significatif que si l'on cherche une explication aux « motivations soviétiques », dès lors qu'elles se recommandent du marxisme-léninisme.

Il y avait pour Lénine, dans les écrits de Marx, matière à réflexion, et il ne manquera pas d'y faire constamment référence dans ses propres écrits. Sans doute s'en inspira-t-il pour le « mot d'ordre » qui se transmettra de génération en génération et que N. Ryjkov ne manquera pas de citer au XXVIIe Congrès : « La ligne du Parti visant à l'intensification globale s'appuie sur les énormes possibilités offertes par l'étape actuelle de la révolution scientifique et technique. Les paroles de Lénine : "Pour bâtir le communisme, il faut mettre la technique et la science au service de plus larges groupes sociaux..." sont plus que jamais actuelles aujourd'hui. »

Les recommandations avaient été entendues ; dès lors « la Grande révolution d'Octobre plaça la science au service des travailleurs ». « Dans les années difficiles de la guerre civile et de l'interventionnisme étranger, V. I. Lénine pensait déjà à la nouvelle Russie, à une Russie industrialisée et à un pays de grands progrès techniques. »[20]

Parlant des « immenses réserves » de la « République des soviets de Russie », il avance que « la mise en valeur de ces richesses naturelles par les procédés techniques modernes assignera une base à un essor sans précédent des forces pro-

20. A. M. Petrossiants, *Problèmes actuels des sciences et des techniques nucléaires en URSS* (version française, 3e éd.), CEA édit., 1977, p. 2-3.

ductives ». Evoquant les principes d'organisation rationnelle du travail, il estime que « la République des soviets doit faire siennes, coûte que coûte, les conquêtes les plus précieuses de la science et de la technique dans ce domaine »[21].

Marx avait insisté sur le rôle de la science dans l'accroissement de la productivité ; hors accroître celle-ci sera une préoccupation constante du régime. Parlant des « tâches immédiates du pouvoir des soviets », Lénine précise que « la direction de l'Etat se réduit en premier lieu à une tâche purement économique », cette tâche comportant « deux rubriques principales : 1) Contrôle et recensement de la production et de la répartition des produits, 2) Elévation de la productivité »[22]. Cette priorité a perduré ; N. Ryjkov ne préconise-t-il pas, dans son rapport au XXVIIe Congrès du PCUS, sept décennies plus tard, de « promouvoir d'une façon rapide et conséquente la recherche-développement garantissant la création et la mise en application de techniques et technologies qualitativement nouvelles, augmentant fortement la productivité du travail ».

On demanda à cette vieille et noble institution qu'était l'Académie impériale des Sciences de participer au combat, d'aider à « bâtir le communisme ». Académies, universités et instituts prirent en charge des tâches que l'économie de marché occidentale réserve par priorité à l'industrie. Ces implications, en même temps stratégiques et tactiques, d'organismes à vocation fonctionnelle plus qu'opérationnelle, dans la RDI, constitueront une des caractéristiques dominantes du développement de la technologie soviétique.

Avec J. Staline, nous traversons une période à contrastes ; c'est « le triomphe d'un credo nouveau, base du marxisme stalinien... la décision politique domine tout dans un Etat socialiste, les conditions économiques et sociales sont secondaires

21. V. I. Lénine, Sur la base matérielle et technique du communisme, *Recueil des déclarations de Lénine sur la société communiste et sa base matérielle et technique*, Moscou, Agence de Presse Novosti, 1970, p. 31 et 33.

22. *Ibid.*, p. 25. Une préoccupation qui est demeurée d'actualité : « ... nous envisageons l'avenir avec assurance et nous espérons fêter en 2017 le centenaire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre avec l'accomplissement de ce précepte de V. I. Lénine : "Le socialisme permet d'atteindre un niveau de productivité du travail plus élevé que le capitalisme" » (A. G. Aganbegian, *Perestroïka, le double défi soviétique*, Paris, Economica, 1987, p. 42).

par rapport à elle »[23]. Pour les grands objectifs de production dans lesquels l'équipement de l'industrie lourde absorbe 80 % des investissements, on manque d'ouvriers qualifiés et de techniciens, et l'équipement technique est insuffisant. On se tourne alors vers les importations : à l' « innovation » nationale déficiente se substitue la « diffusion de l'innovation » étrangère.

L'Académie des Sciences, dans ce contexte particulier, se débattra — durant tout le règne — dans une série de réformes et réorganisations visant à lui faire jouer un rôle direct, à être « opérationnelle » en matière de développement économique. Enfin, le despotisme d'une part, la servilité d'autre part auront des effets pervers dans les domaines des sciences et des techniques qui, par définition, devraient échapper à l'arbitraire. En réalité, J. Staline ne fait pas dans le discours, mais plutôt dans les décisions sans appel. La nocivité de cette période pour la promotion des techniques fut telle (ses effets s'en font encore sentir aujourd'hui) qu'un chapitre entier devra lui être dédié.

Ses successeurs donneront, tout au contraire, très fort dans le « discours » sur l'impact du progrès scientifique et technique, avec en « leitmotiv » une préoccupation dominante : rattraper l'Occident. Ce discours particulier connaîtra sa poussée de fièvre en fin de décennie 50 avec les déclarations tonitruantes du prospectiviste impénitent N. Khrouchtchev[24].

L'ère brejnevienne marque le départ d'une montée en intensité de ce discours ; la science bénéficie alors d'un prestige considérable (qu'entretiendront les successeurs), les crédits consacrés à la recherche sont presque aussi importants qu'aux Etats-Unis ; le progrès scientifique et technique est conçu comme « l'un des fondements de l'édification de la société soviétique »[25].

23. H. Carrère d'Encausse, *Staline, l'ordre par la terreur*, Paris, Flammarion, 1979, p. 36.

24. L'histoire soviétique est une suite ininterrompue de professions de foi en un rattrapage de l'Occident, de Lénine à Gorbatchev, avec les excès d'optimisme que nous connaissons de N. Khrouchtchev : « A la fin du Plan [le septennat 1959-1965] l'URSS sera la première puissance économique du monde "tant pour le volume absolu de la production que pour la production par habitant" (ce qui impliquait une supériorité considérable de la production absolue sur celle des Etats-Unis) ; le camp socialiste "fournira plus de la moitié de l'industrie mondiale" » (M. Laran, *Russie-URSS, 1870-1970*, Paris, Masson & Cie, 1973, p. 259).

25. M.-A. Crosnier, Bilan économique de dix-huit ans de brejnevisme [« l'URSS et l'Europe de l'Est en 1982-1983 », étude réalisée sous la direction de Thomas

XXIIIe Congrès (mars 1966) : A. Kossyguine fait le bilan des deux quinquennats écoulés (fraction du VIe Plan 1956-1958 et septennat 1959-1965) et pose les objectifs du VIIIe Plan 1966-1970 pour lequel la technologie semble un atout maître : « L'objectif le plus important consiste à mettre au point les bases scientifiques du développement de l'énergétique, de la création de nouveaux matériaux de construction et autres, d'une technologie hautement efficace, et à régler les problèmes d'automatisation et de direction de la production (notamment grâce aux machines à calculer électroniques associées aux moyens de télécommunication transmettant les informations provenant des entreprises). » On note déjà une certaine fixation sur les technologies informatiques.

XXIVe Congrès (mars 1971) : Pour le IXe Plan — que A. Kossyguine définit comme fondamental — l'objectif est d'assurer « un essor considérable de la condition matérielle et culturelle du peuple sur la base du développement de la production socialiste à des cadences élevées, de l'élévation de son efficacité, du progrès scientifique et technique et de la croissance accélérée de la productivité du travail ». Science, technique et productivité sont une fois encore étroitement associées.

XXVe Congrès (février 1976) : Nouveau constat de difficulté par le secrétaire général L. Brejnev qui déclare que : « ... dans de nombreuses branches — bien que le problème ait été posé souvent, ait été posé instamment — le goulet d'étranglement réside, aujourd'hui encore, dans l'application à la production des acquis de la science et de la technologie. »[26] Le Xe Plan, dit « Plan de la qualité et de l'efficience, est axé sur le taux de progrès technique considéré comme un des problèmes clés du développement économique de l'Union soviétique »[27].

Le XXVIe Congrès (février 1981) débute lui aussi par une autocritique : « Nous n'avons pas réussi à accroître la productivité du travail comme nous l'avions escompté » avant l'énoncé

Schreiber], *Notes et Etudes documentaires*, La Documentation française, 1983, p. 27.

Ce thème de « la science comme force productive » aurait ainsi été « l'une des lignes de force de la politique industrielle postérieure à Staline » B. (Kerblay et M. Lavigne, *Les Soviétiques des années 80*, Paris, Armand Colin, 1985, p. 72).

26. L. Brejnev, Rapport politique au XXVe Congrès du PCUS.

27. E. Zaleski et H. Wienert, *Transfert de techniques entre l'Est et l'Ouest*, Paris, OCDE, 1980, p. 156.

habituel des « moyens » exigés par les objectifs du XIe Plan quinquennal ; parmi ceux-ci, « l'accélération du progrès scientifique et technique »[28]. La modification des priorités implique « un meilleur rendement de la production sociale basée sur l'accélération du progrès scientifique et technique... ». L'utilisation rationnelle de la Division internationale du Travail est même considérée comme un facteur d' « accélération du progrès scientifique et technique dans l'économie, l'expérimentation des équipements de pointe et des technologies récentes »[29].

Enfin, cette déclaration sans appel — à la fois sollicitation et menace — parue dans le quotidien la *Pravda* : « Sans succès manifeste dans l'accélération du progrès scientifique et technique, il n'y aura pas de résultats socio-économiques tangibles. »[30]

Montée en ligne de l'informatique

Nous arrivons au terme de cette rétrospective, avec pour butée le XXVIIe Congrès qui focalisa sur le paramètre « technologie » et les structures d'accueil de celle-ci alors que le congrès suivant fut totalement absorbé par ce problème des structures qui n'avaient pas bougé. Nous constatons :

— D'une part, une permanence dans le discours, mais le ton monte. Si le secrétaire général ne peut à son niveau que faire allusion — de manière parfois incisive — aux sciences et aux techniques, sa position lui imposant de maintenir le débat au niveau politique et idéologique, par contre, reprenant la balle au bond, les présidents du Conseil des Ministres

28. Rapport présenté par N. A. Tikhonov, président du Conseil des Ministres de l'URSS au XXVIe Congrès du PCUS : Grandes options du développement social et économique de l'URSS pour 1981-1985 et pour la période allant jusqu'en 1990, *Actualités soviétiques*, n° 241, 28 février 1981, p. 2.

29. N. Inozemtsev, vice-président du Gosplan de l'URSS, Les perspectives de développement de l'économie soviétique en 1981-1985, *Commerce et Coopération*, juillet 1981, p. 9-10.

30. V. Obuhov, Izobresti i ispol'zovat (Inventer et utiliser), *Pravda*, 7 janvier 1986.

Pour M. Gorbatchev, il convient de « placer l'économie sur les rails du développement intensif grâce à l'accélération du progrès scientifique et technique » (M. Gorbatchev, Rapport politique au XXVIIe Congrès).

y consacrent une part de plus en plus importante de leur rapport.

— D'autre part, une fixation sur les technologies de l'informatique, chaque fois plus marquée. Amorcée dès le XXe Congrès par N. Khrouchtchev, qui déclare que « l'informatique devient un facteur décisif de la révolution militaire soviétique », puis par A. Kossyguine au XXIIe Congrès, elle est ensuite confirmée en juin 1983 au Plénum du Comité central du PCUS précisant « qu'un important travail de création des techniques d'aujourd'hui et de demain dans l'utilisation des ordinateurs, des robots et des technologies flexibles est nécessaire pour reconstruire rapidement et efficacement les moyens de production, et mettre en circulation une grande diversité de produits »[31]. Quelques mois plus tard un décret, pris par le Comité central du PCUS et le Conseil des Ministres, concernait « les mesures d'accélération du progrès scientifique et technique dans l'économie nationale »[32] ; c'est un programme détaillé de rénovation du potentiel de production. Enfin M. Gorbatchev met un point d'orgue dans son Rapport politique au XXVIIe Congrès en affirmant que « l'informatisation généralisée et l'automatisation intégrée de la production exerceront une incidence colossale sur les rythmes de la rénovation technique »... « les mutations qualitatives dans le domaine social sont inconcevables sans de profondes transformations du contenu du travail. La modernisation technique de l'économie nationale est appelée là à jouer un rôle considérable : mécanisation, automatisation, informatisation et robotisation ». N. Ryjkov renchérit : « On pose pour tâche de généraliser l'informatisation des machines et équipements destinés à toutes les branches. L'avenir appartient à cette technique. »

Ce discours met en évidence le poids de l'informatique dans les mutations en cours. Mais en la faisant ainsi apparaître comme prépondérante dans le processus de développement économique et social, ne masque-t-on pas, dans une certaine mesure, d'autres facteurs de caractère institutionnel ? En effet, « il ne suffit pas d'installer des équipements modernes.

31. Tvorcestvo Inzenera (L'art de l'ingénieur), *Pravda*, 30 août 1984.
32. G. Martchouk, Na glavnyh napravleniâh (Les axes majeurs), *Socialisticeskaâ Industriâ*, n° 89 [4480], 15 avril 1984.

Il faut aussi surmonter les blocages traditionnels de l'économie soviétique »[33].

L'obsession du rattrapage de l'Occident, que nous évoquions précédemment, s'est également perpétuée ; ainsi Gouri Martchouk, vice-Premier Ministre soviétique, déclarait récemment — lors d'une conférence de presse en marge du XXVIIe Congrès du PCUS — que l'URSS produirait dans les prochaines années « des millions » d'ordinateurs et atteindrait « vers 1990 » un niveau comparable à celui des pays occidentaux en matière de robotique. Un rattrapage capital qui ne se conçoit que par l'acquis des sciences et des techniques ; sinon exclusivement, tout au moins prioritairement comme l'a déclaré M. Gorbatchev le 11 juin 1985 : « Pour le Parti, l'accélération du progrès scientifique et technique constitue le maillon fondamental de sa stratégie économique, le principal levier de l'intensification de l'économie nationale et de l'accroissement de son efficacité, permettant de résoudre ainsi toutes les autres questions économiques et sociales. »

Les mêmes thèmes, constamment repris !

Nous trouvons toutefois un autre exemple de continuité dans le discours, qui est de faire chaque fois état — le plus souvent implicitement — d'un retard dans la prise en compte du progrès technologique. En « leitmotiv » aux mises en garde adressées lors des précédents congrès, N. Ryjkov rappelle dans son rapport aux assises du PCUS de mars 1986 : « Nous prenons souvent du retard dans la mise en application des technologies de pointe, même de celles qui ont vu le jour dans notre pays. » M. Gorbatchev sera plus direct dans son ouvrage *Perestroïka*. Analysant la situation des quinze dernières années, il constate : « Le fossé, en efficacité de production, qualité des produits, développement scientifique et technique, production de technologies de pointe, ne cessait de se creuser à notre désavantage. »[34]

Pour les Occidentaux que nous sommes, soucieux d'apprécier les possibilités d'innover des Soviétiques et leur capacité d'assimilation et de diffusion interne des nouvelles techno-

33. M. Lavigne, L'économie soviétique du XIe (1981-1985) au XIIe Plan (1986-1990), *Problèmes économiques*, n° 1988, p. 20-25.

34. M. Gorbatchev, *Perestroïka. Vues neuves sur notre pays et le monde*, Paris, Flammarion, 1987, p. 20.

logies, cette continuité dans le discours est révélatrice d'une forte motivation pour l'exploitation des technologies nouvelles, ce que corrobore le constat répété, par les Soviétiques eux-mêmes, d'un retard dans l'innovation nationale et dans l'assimilation des technologies importées[35]. Nos deux thèmes directeurs.

35. « Pour les Soviétiques, le transfert des techniques étrangères constitue un élément d'un problème plus général, celui de l'innovation, de l'assimilation et de la diffusion des nouvelles techniques, la considérable pression exercée dans ce sens par le pouvoir central en représente le trait le plus saillant » (E. Zaleski, *L'introduction des techniques nouvelles et le problème de la croissance économique de l'URSS*, Colloque sur la « capacité d'adaptation de l'URSS et des pays d'Europe de l'Est aux technologies nouvelles » organisé par l'OTAN, Bruxelles, 17, 18 et 19 avril 1985).

2

Un homme, un passif : Joseph Staline

« Le 13 février 1987, Mikhaïl Gorbatchev mettait le feu aux poudres en invitant les intellectuels à "voir l'Histoire telle qu'elle est". Une provocation dans un pays où, depuis 1917, l'idéologie oblige à considérer l'Histoire telle qu'elle devrait être. »[1] Les thèmes d'analyse, pour la seule période stalinienne, ne manquent pas : ceux que nous ne retiendrons pas parce que hors sujet (les procès, la collectivisation, le culte de la personnalité...) et qui alimenteront longtemps la chronique littéraire, ou inspireront les cinéastes, tel Tenguiz Abouladzé le réalisateur géorgien de *Repentir* faisant appel à ses propres souvenirs[2] ; et puis le thème (à notre avis insuffisamment développé) que nous avons retenu, celui du « blocage technologique » initié et entretenu par Staline.

Il peut paraître paradoxal de mettre à la charge du « stalinisme » un handicap informatique initial de quinze à vingt ans (et la durabilité de ce handicap) alors que Staline a quitté la scène en 1953 et que l'ordinateur n'a fait son apparition qu'entre 1948 et 1951 ; alors que la poussée informatique sur la scène mondiale est post-stalinienne (elle s'est opérée dans les années 60 et 70 pour se poursuivre et s'accélérer de nos jours) ; alors que Staline est très fréquemment crédité (le seul

1. B. Lecomte, URSS, le passé recomposé, *L'Express*, 19-24 septembre 1987, p. 40-41.

2. « Sous Staline, nous vivions dans une terreur constante... mon père, médecin, avait beau appartenir à la Nomenclatura, il tenait sa valise toujours prête... (T. Abouladzé) » (S. Grassin, Abouladzé déterreur de mensonges, *L'Express*, 23-29 octobre 1987).

crédit qu'on lui accorde) du renouveau industriel de l'URSS ; alors que le potentiel de recherche (savants, chercheurs, ingénieurs, techniciens) de l'Union soviétique a toujours été maintenu à un très haut niveau.

Pourtant le fait est, d'une dérive technologique, qui débute sous son mandat et qu'entretiendront les structures « staliniennes » dont la pérennité n'est plus à démontrer. Il nous faut alors expliquer comment une supposée « politique de grandeur nationale » a pu avoir un effet pernicieux sur une technologie qui lui semblait étrangère.

Il est des plaies qui ne se referment que très lentement et dont les séquelles sont longtemps présentes. Au-delà du « témoignage » historique, nous devons mettre en évidence une « projection » sur le présent et les futurs[3].

Autocratie et dérive dialectique

Staline « fait du primat du politique sur l'économique une loi d'airain qui marquera toute son action, tous ses choix »[4] ; il peut alors ignorer, ou feindre d'ignorer, les phénomènes échappant à son pouvoir de décision. « Souffrant sans doute de n'être pas un grand théoricien »[5], il s'emploie à politiser la science, la scindant même en « camp soviétique » et « camp bourgeois » par des options arbitraires[6]. Le « Diamat » (matérialisme dialectique) devient le cadre obligé de toute réflexion scientifique[7]. Le paroxysme semble atteint avec les théories génétiques de Lyssenko (prix Staline) sur la mutation des espèces, remettant en cause les lois connues jusqu'ici, et conduisant à des projets utopiques tel le « plan stalinien de

3. « Il est impossible de comprendre notre passé et notre présent si nous continuons à passer sous silence les tragédies complètement injustifiées qui ont été si nombreuses à l'époque du culte de Staline » (R. Medvedev, *Le stalinisme, origines, histoire, conséquences*, Paris, Editions du Seuil, 1972, p. 40).

4. H. Carrère d'Encausse, *Staline, l'ordre par la terreur*, *op. cit.*, p. 8.

5. G. Sokoloff, *L'économie obéissante, décisions politiques et vie économique en URSS*, Paris, Calmann-Levy, 1976, p. 184.

6. « La science souffrit beaucoup du caractère féroce des discussions scientifiques, des tentatives continuelles pour politiser la science, pour la diviser entre camp soviétique et camp bourgeois » (R. Medvedev, *op. cit.*, p. 573).

7. H. Carrère d'Encausse, *Le Grand Frère*, Paris, Flammarion, 1983, p. 110.

transformation de la nature »[8]. On peut toutefois constater que cette dérive dialectique particulière fut rapidement corrigée après la disparition du « guide », alors que celle conduisant à la démotivation pour les technologies naissantes de l'informatique fait encore sentir ses effets en décennie 80. « Au nom du matérialisme dialectique, Staline décidait de la vérité et de l'erreur dans tous les domaines de la création. » « Seul Staline connaît les vrais besoins de chacun, se dit infaillible et supérieurement intelligent. Le citoyen doit une obéissance absolue au Parti et à son chef. »[9]

Autocrate dans la plus pure expression du terme, « Staline s'est souvent posé lui-même en arbitre, sans qu'on le lui demande, et a donné aux savants des instructions en général inappropriées »[10]. Comme nous le constaterons plus loin, cette mégalomanie atteint justement son apogée — le monarque vieillissant — dans la période la plus riche et la plus significative pour la discipline naissante de l'informatique. Le maître incontesté du devenir soviétique est alors responsable d'un fossé technologique que ses successeurs ne parviendront pas à combler, prisonniers qu'ils seront des structures qu'il a mises en place et dont la pérennité constitue un phénomène en soi.

La dérive (ou parfois même le délire) dialectique, qu'il nous fallait mettre en évidence, s'est concrétisée par un immobilisme technologique que cache — mal — un apparent progrès industriel ; le fait est qu'à la mort de Staline on constate un net blocage des technologies modernes et une sous-représentation des produits et procédés de pointe. Parmi ceux-ci figurent (et pour cause, c'est leur période de floraison) les outils et méthodes de traitement mécanique de l'information.

L'isolement

Une tradition de la science est le partage des connaissances. C'est un phénomène reconnu ; sans critique et sans échange

8. « Dans les zones arctiques, selon les nouvelles théories de Lyssenko sur la mutation des espèces, l'acclimatation des plantes permettra une agriculture polaire » (Y. Trotignon, *Le XXe siècle en URSS*, Paris, Bordas, 1985, p. 132).

9. E. Zaleski, *La planification stalinienne, croissance et fluctuations économiques en URSS, 1933-1952*, Paris, Economica, 1984, p. 647.

10. R. Medvedev, *op. cit.*, p. 573.

d'informations, pas de véritable progrès : il faut communiquer. Toutes les sciences modernes depuis le XVIIe siècle ont véhiculé le principe de la collaboration et ont porté témoignage des effets négatifs de l'emprise idéologique. L'URSS aura, sur ce point précis, navigué à contre-courant pendant trois décennies. Délibérément (un véritable syndrome de l'enfermement) Staline a privé l'URSS des « recettes de croissance » qui pouvaient lui parvenir d'un monde en pleine révolution technologique ; l'exemple le plus souvent cité est le rejet du Plan Marshall qui eut intégré les pays socialistes dans la dynamique de progrès alors amorcée en Occident.

Ajouté aux réductions d'effectifs et aux pertes de compétences que causèrent les purges et procès à répétition des années 30[11] — aspect également important que nous n'évoquerons pas ici — la recherche et l'innovation en vase clos conduisaient infailliblement l'URSS au statut depuis lors incontesté de « super-puissance sous-développée ». Cet état de choses, qui reflète peut-être en partie les contraintes nées du contexte international du moment, est avant tout l'expression d'un véritable « mot d'ordre » des autorités politiques. Empruntons ce commentaire sur le vif d'un journaliste français accrédité qui voyagea en URSS en 1950 ; ayant assisté à Moscou à une des dernières pièces à succès du moment, de Simonoff, il en fait l'analyse suivante : « C'est précisément parce que Simonoff passe pour être le porte-parole des tendances politiques et idéologiques du régime que sa dernière pièce mérite une étude attentive. *L'Ombre étrangère* est à la fois une machine de guerre contre le "cosmopolitisme" de certains savants et intellectuels soviétiques, un plaidoyer passionné pour la grandeur de la culture russe et pour le nouveau nationalisme soviétique d'après guerre, ainsi qu'une diatribe extrêmement violente contre la coopération scientifique entre l'URSS et l'Occident. »[12]

Non seulement on rejette subjectivement l'emprunt aux cultures occidentales — pour les sciences comme pour les

11. « Les milieux scientifiques soviétiques n'échappèrent pas à la tragédie des années 30. Des milliers de savants, d'ingénieurs et de cadres de gestion périrent soit par intervention directe de Staline lui-même, soit à cause de la présence d'ambitieux et d'aventuriers de toutes sortes qui profitèrent de la chasse aux prétendus espions et saboteurs » (R. Medvedev, *op. cit.*, p. 272).

12. M. Gordey, *Visa pour Moscou*, Paris, Flammarion, 1951, p. 184.

Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Mars 1991 — N° 36 814

Collection « POLITIQUE D'AUJOURD'HUI »

ALLIOT-MARIE M.	**La décision politique**
AMSON D.	**La cohabitation politique en France : la règle de deux**
BAGUENARD J., MAISONDIEU J. et MÉTAYER L.	**Les hommes politiques n'ont pas d'enfant**
BALLEY P.	**La Bourse : mythes et réalités** (2e éd. mise à jour)
BARRÈRE C., KEBABDJIAN G. et WEINSTEIN O.	**Lire la crise** (2e éd.)
BERGOUNIOUX A. et divers	**La parole syndicale**
BIRNBAUM P. et divers	**Les élites socialistes au pouvoir, 1981-1985**
BLUM S.	**La télévision ordinaire du pouvoir**
BODIGUEL J.-L. et QUERMONNE J.-L.	**La haute fonction publique en France sous la Ve République**
BONILAURI B.	**La désinformation scolaire**
BOUTEILLER G. de	**L'Arabie saoudite**
BRAILLARD Ph.	**L'imposture du Club de Rome**
BULLIER A.-J.	**Géopolitiques de l'Apartheid**
CARRÉ O. et divers	**L'Islam et l'Etat dans le monde d'aujourd'hui**
CARRILLO S.	**Le communisme malgré tout.** Entretiens avec L. Marcou
COHEN S.	**Les conseillers du Président. De Ch. de Gaulle à V. Giscard d'Estaing**
DENQUIN J.-M.	**1958 : la genèse de la Ve République**
DREYFUS F.-G.	**De Gaulle et le gaullisme**
DUMONT G.-F.	**Pour la liberté familiale**
FAURÉ C.	**La démocratie sans les femmes**
GERBER F.	**Justice indépendante, Justice sur commande**
GINIEWSKI P.	**De Massada à Beyrouth**
GLEIZAL J.-J.	**Le désordre policier**
GUILLAUME A.	**L'Irlande, une ou deux nations ?**
HAROUEL J.-L.	**Essai sur l'inégalité**
HAWRYLYSHYN B.	**Les itinéraires du futur. Un rapport du Club de Rome**
HERMET G.	**Aux frontières de la démocratie**
HUET S. et LANGENIEUX-VILLARD Ph.	**La communication politique**
KAMINSKY C. et KRUK S.	**La Syrie : politiques et stratégies**
—	**La stratégie soviétique au Moyen-Orient**
KLATZMANN J.	**Aide alimentaire et développement rural**
KOLM S.-C.	**Le libéralisme moderne.** Analyse d'une raison économique
—	**La bonne économie.** La Réciprocité générale
—	**Le contrat social libéral.** Philosophie et pratique du libéralisme
KROP P.	**Les socialistes et l'armée**
LABBÉ M.-H.	**La politique américaine de commerce avec l'Est, 1969-1989**
LACHARRIÈRE R. de	**La Ve, quelle République ?**
LASSERRE B., LENOIR N. et STIRN B.	**La transparence administrative**
LECERF Y. et PARKER E.	**Les dictatures d'intelligentsias**
—	**L'affaire Tchernobyl.** La guerre des rumeurs
LEDOUX P.	**La France, pays neuf**
LEFRANC G.	**Visages du mouvement ouvrier français**
LEROUX A.	**La France des quatre pouvoirs.** Essai pour une politique humaniste
LINDON R., AMSON D.	**La Haute Cour, 1789-1987**
LOCHAK D.	**Etrangers : de quel droit ?**